

**« RARES SONT LES BOURREAUX
CAPABLES DE VERSER LE SANG COMME TES YEUX ASSASSINS » (*)**

Il y eut d'abord un bruit anodin, lointain. Un léger sifflement. L'air tremblait d'une chaleur métallique. Maman avait promis que nous irions promener en fin d'après-midi, quand la torpeur de l'été se serait diluée dans la fraîcheur naissante d'une soirée encore à venir. À cette heure entre chien et loup. J'avais appris cette expression aux cours de l'Alliance française. L'image me fascinait : comme si les chiens et les loups se disputaient un moment de la journée, se déchiraient des lambeaux de temps, déchiquetaient avec rage, en secouant la gueule, minutes et secondes. Déjà, la guerre. Papa ne voulait pas que j'apprenne le français, la langue des chrétiens disait-il, des impies. Quand il lâchait cela, il oubliait que ma grand-mère, sa belle-mère (encore une jolie expression à la française, inconnue en arabe), était née française. La mère de ma mère. Comment celle-ci avait épousé celui-là, je ne l'ai jamais compris. Ma mère née d'un père historien, d'une mère lettrée. Mon père, issu de la terre, pétri d'odeurs agricoles, buriné par le soleil des champs arides...

J'étais partie à l'avance, malgré la peur, mue par l'envie de me dégourdir les jambes, de sortir de cette gangue d'ennui où nous étions tous confinés. Une odeur étrange, inhabituelle, flottait dans l'air. Elle me rappelait celle des chantiers de construction où mon père travaillait autrefois, avant la guerre, quand il avait quitté sa campagne pour la ville. Des guerres, le pays en avait connues d'autres. Durant les accalmies, les immeubles sortaient de terre à un rythme soutenu, une vraie moisson de gratte-ciel. Les épis de blé grattaient aussi les ciels campagnards. Avec ces vagues immobilières, l'avenir semblait à nouveau nous appartenir... Celui-ci s'était entretemps éloigné de nous. L'odeur, contrairement à celle d'un fruit ou d'un légume, était palpable, prenait à la gorge, avait une consistance: celle de la poussière chargée d'humidité caverneuse, celle du plâtras libéré des murs où il avait été confiné par d'habiles maçons. Parmi eux, mon père que j'admirais pour cela. Une odeur inoubliable, qui me ramenait paradoxalement à des temps heureux.

Nous étions sept à la maison: le père, la mère, quatre fils et moi, la fille, puînée et unique. Dans tous les sens du terme. Unique surtout aux yeux de mon père qui, comblé par ses quatre garçons, avait vu mon arrivée comme un don de dieu. Notre famille goûtait les joies d'un bonheur simple. Mes cinq premières années furent animées par la liberté qu'offraient mes courses enfantines au milieu des champs de tabac et des oliveraies autour du village de Bayt Yahun. Avec, au loin, la silhouette tutélaire du Mont Hermon. Mes frères me protégeaient contre le moindre danger, bien dérisoire à l'époque. Suivirent quatre années durant lesquelles cette liberté s'était accrue de l'aisance matérielle acquise grâce au nouveau métier de mon père. Des études prometteuses s'offraient à moi. Un avenir enfin.

Jusqu'à ces semaines où mon père a commencé à s'absenter le soir, à militer comme il disait. Ma mère s'inquiétait de ces emballements récents, méconnus d'elle et de nous. Le soir où il est revenu avec des drapeaux jaunes du Hezbollah et des effigies du cheikh Hassan Nasrallah, la tension est montée d'un cran entre nos parents. Je ne parvenais pas à m'endormir. Ma mère vitupérait contre mon père, lui reprochait ses absences répétées, ses nouvelles fréquentations, craignait que tout cela ne nous attire des ennuis. Je me bouchais les oreilles dans l'espoir vain de trouver le sommeil. Lui rétorquait qu'elle ne pouvait pas comprendre, qu'elle avait toujours été contre lui, contre sa religion. Il était temps que le pays trouve son autonomie. C'en était fini de toutes ces époques où ils avaient été soumis au joug d'autres États. Elle ne s'en laissait pas compter et lui tenait tête comme jamais elle ne se l'était permis. Deux négations ne font pas une nation. Je ne comprenais pas très bien: il parlait de ma mère comme d'une complice de ses ennemis, alors que je les avais toujours connus unis face aux difficultés. Leurs cris s'entremêlaient et cet embrouillamini sortit de moi en larmes chaudes et silencieuses.

Le bruit s'est amplifié, est devenu menaçant. Par ce type de réflexe qui s'acquiert étonnamment vite, je me suis plaquée contre un taxi, une vieille Mercedes grise de poussières poisseuses, importée d'Europe, immobilisée sur ses jantes, qui devait klaxonner à tue-tête du temps de sa splendeur. Et dire que je cherche sa dérisoire protection! La peur au ventre. Notre quartier est jonché de gravats. Plusieurs maisons sont détruites. La nôtre a échappé – jusqu'à nouvel ordre – au désastre. Les murs et le toit de la mosquée voisine ont volé en éclats, il n'en reste plus qu'une

vague charpente. De cèdre, peut-être. Seul le minaret se dresse encore, fièrement et dérisoirement, vers le ciel d'où se retirent les lumières du jour. Comment son étage de briques rouges a-t-il tenu, je ne me l'explique pas sauf à croire en un miracle...

Un matin, mon père est parti. Il a subitement changé de physionomie. Il s'était déjà laissé pousser la barbe plus que de coutume. Jusqu'à ce jour où il l'avait taillée avec précision et s'était tout de noir vêtu. Notre mère faisait la tête, impuissante. Nous devinions qu'ils s'étaient encore disputés. Notre père a annoncé qu'il partait pour quelques jours, qu'il voulait et devait se battre contre l'envahisseur. Il avait un regard étrange, inhabituel, dur et froid, comme s'il regardait dans le vide. Je ne sais pas pour mes frères, mais j'ai eu plus peur de mon père que de ces nuits où j'entendais sans cesse les avions de l'armée ennemie. Ceux-ci faisaient un bruit sourd dans la nuit, comme s'il n'y avait plus eu que ces vrombissements dans l'air. Un soir que je restais à l'écoute de ces roulements de moteurs lointains, j'ai pensé à ces conques que nous placions contre notre oreille à la plage et qui nous renvoyaient le souffle paisible de la mer.

Je suis planquée derrière cette dérisoire carcasse de voiture. Seule. Je pense à ma famille. À ma mère et mes frères entre leurs quatre murs. Tant que ceux-ci échappent à la loi funeste du hasard, ils seront protégés. Je pense aussi à mon père qui, depuis quelques jours, la rage au ventre, multiplie les tirs de roquettes Katioucha au-delà de la ligne bleue. Je me suis recroquevillée sur le trottoir, les mains pressées sur les oreilles. Le bruit me pénètre par tous les pores de la peau. Une vague de chaleur torride me liquéfie. Tout à coup, je veux bondir, sortir de ce piège. Trop tard. Une énorme déflagration m'emporte. L'obus paternel a tout déchiré. C'est le silence. Calme et paisible. Défilent les regards de tous ceux que j'ai connus...

Michel Torrekens

(*) Proverbe ouzbek.